

généraux, et cinquante-sept colonels ou officiers supérieurs. Chaque maison de Phalsbourg a donné à la France douze officiers pour son armée. Le voyageur qui traversait Phalsbourg avant son annexion à l'Allemagne n'était pas ébloui par les miracles de l'industrie, il n'était pas témoin des efforts de l'homme pour conquérir la richesse; il oubliait volontiers les luttes fiévreuses de Mulhouse, pour contempler la paisible existence de la forteresse. Aux carrefours de la petite ville, des capitaines en retraite se racontent leurs campagnes; au seuil des portes les enfants jouent au soldat: tout est militaire à Phalsbourg. Les femmes sont filles de soldats, et leurs enfants seront soldats. Il n'est pas, dans toute la France, une cité plus militaire, c'est-à-dire plus patriote.

« Oh ! Français nos frères, nés loin des frontières, vous n'êtes pas liés, comme nous autres, par toutes les fibres de votre corps, par toutes les cordes de votre âme, à la vie même de la patrie; et vous ne pouvez comprendre la violence de nos passions patriotiques. »

Tel était le langage des Phalsbourgeois lorsque le bruit de la guerre avertit soudain que l'heure des doux loisirs et des glorieux souvenirs était passée.

Mais ces paroles ne pouvaient s'adresser au commandant Taillant. Il était né loin des frontières, et cependant son cœur battait aussi fort que le cœur d'un alsacien.

Au moment du siège de Phalsbourg, le commandant Taillant était âgé de cinquante-quatre ans. D'une taille moyenne, la tête haute, le front entièrement chauve, la lèvre supérieure ombragée de courtes moustaches, le visage plein, les yeux un peu couverts par les paupières, mais vifs, le commandant avait une physionomie qui exprimait en même temps l'extrême bonté et la ferme volonté.

Nous avons connu Taillant lorsqu'il était capitaine au 13^e de ligne pendant les émeutes de Lyon en 1851. Souvent nous avons passé des nuits au bivouac l'un près de

l'autre, lorsque son beau et solide régiment fraternisait avec nos dragons. En voyant ce brave capitaine entouré de ses soldats dévoués, en l'écoutant gémir sur les douleurs de la guerre civile, en le suivant des yeux lorsqu'il marchait froidement et bravement contre l'insurrection, ces paroles d'Alfred de Vigny se réveillaient dans nos souvenirs : « Il faut bien que le sacrifice soit la plus belle chose de la terre, puisqu'il a tant de beauté dans des hommes simples qui, souvent, n'ont pas la pensée de leur mérite et le secret de leur vie. »

Pierre-André Taillant était né le 17 août 1816 au Pont-Saint-Esprit (Gard). Son père exerçait la profession de taillandier, d'où lui venait son nom. Pierre Taillant étudia dans une petite école, et si son instruction ne fut pas supérieure, son éducation ne laissa rien à désirer. Tous les nobles sentiments furent développés en lui. Le 31 août 1834, Taillant âgé de dix-huit ans entra au service en qualité d'engagé volontaire au 13^e de ligne. Il devint promptement sous-officier et fit partie de cet admirable corps de sergents et de sergents-majors qui étaient l'orgueil de notre vieille armée. Ils conservaient le feu sacré que nous nommions l'esprit militaire.

Le 28 mars 1841 Taillant fut nommé sous-lieutenant au 13^e, puis lieutenant en 1847, enfin capitaine en 1852. Il fit en Afrique les campagnes de 1834, 1835, 1836 comme sous-officier, celles d'Italie de 1849 et de 1850, le siège de Sébastopol en 1855.

Ses grades dans la Légion d'honneur offrent une particularité remarquable : chevalier le 12 juillet 1849 (étant lieutenant); officier de la Légion d'honneur le 8 octobre 1857 (étant capitaine), commandeur le 5 mai 1872 (étant lieutenant-colonel). Taillant était en outre décoré des médailles de Crimée et d'Italie, du siège de Rome où il fut mis à l'ordre de l'armée, et de la croix militaire de Sardaigne. Taillant avait de magnifiques états de services, lorsqu'il obtint le commandement de la place de Phalsbourg.

En 1854, il était passé en qualité de capitaine au 1^{er} régiment de grenadiers de la garde. Il servit dans ce corps jusqu'à sa promotion au grade de chef de bataillon en 1861.

II

Sans le siège de Phalsbourg le nom du lieutenant-colonel Taillant fût demeuré dans l'obscurité, car sa carrière semblait terminée. Parmi ses compagnons d'armes il en est, sans doute, qui avaient son courage et son patriotisme et dont on ne parlera jamais, parce que les occasions leur ont manqué. Nous avons pour les deshérités, ces oubliés, de singulières tendresses. Ils nous rappellent ces braves officiers, capitaines et lieutenants du premier Empire, dont le général Foy dessinait ainsi le portrait : « Nos officiers des régiments resplendissaient de pureté et de gloire. Vaillants comme Dunois et Lahire, sobres et durs à la fatigue parce qu'ils étaient fils du laboureur et de l'artisan, ils marchaient à pied à la tête des compagnies, et couraient les premiers au combat et sur la brèche. Leur existence était tissée de privations, car l'administration ne pouvait pas toujours fournir à leurs besoins, et ils eussent cru s'avilir en prenant part au pillage, tant ils avaient le cœur haut placé. Etrangers aux jouissances d'amour-propre de l'officier général, exempts de l'ivresse du soldat, ces martyrs du patriotisme vivaient de cette vie morale qui se consume dans la résignation du devoir... »

Nous avons revu ces hommes dans la dernière guerre. Modestes, silencieux, sans folles ambitions, ils quittèrent

leurs femmes et leurs enfants et s'éloignèrent de la garnison. Aux premiers combats, ils tombèrent par vingtaines à la tête des compagnies, donnant au soldat l'exemple du devoir. Ils n'eurent pas sur les lèvres les éclatantes paroles des gentilshommes de Fontenoy, car ils ne connaissaient pas les prouesses et ne savaient que le devoir. Un jeune officier, sorti la veille de l'école, plein d'enthousiasme, tout feu, tout flammes, se révoltait de la froideur des vieux capitaines du bataillon qui ne bondissaient pas, comme lui, d'une joie folle en marchant sur Wissembourg. Le lendemain ce jeune sous-lieutenant assistait aux funérailles de six des capitaines sur huit. Il les avait vus entraîner leurs compagnies en retrouvant à l'heure suprême tous les élans de la jeunesse; et lorsque lui, enfant, un peu ébloui par le feu, aveuglé par la fumée, enivré par le parfum de la poudre, se lançait en avant, au hasard, et courait vers la mort, une main puissante l'avait rejeté de côté et un homme s'était dressé entre lui et vingt fusils prêts à tirer. Le nuage de poudre se dissipa et le jeune officier vit, étendu sur le dos, son vieux capitaine mort en lui sauvant la vie.

Les romans et les théâtres ont créé un type mensonger de la valeur militaire. Le brave qu'ils admirent descend en droite ligne des héros d'Homère; il manie tour à tour et souvent à la fois le fer et la parole, le sang d'Hercule coule dans ses veines, et son glaive ressemble à la faux du moissonneur. S'il est homme de mer, les mots « babord » et « tribord » lui sont familiers. Ces types n'existent que dans l'imagination, qui met en oubli les modernes vertus enfantées par la discipline : l'abnégation et le sentiment du devoir.

Si Taillant connaissait Homère, il le connaissait peu et son courage modeste prenait sa source dans le devoir, dont il avait fait une religion. Jamais aux cruelles épreuves de la guerre il ne se laissa détourner de la ligne droite, pour jeter des regards autour de lui, vers la politique, l'intérêt personnel ou la réputation; il faut admirer

dans ce simple officier, obscur jusque-là, le courage, la fermeté de caractère, le savoir militaire, l'autorité inébranlable et douce; mais, par-dessus tout cela, il faut louer Taillant d'avoir compris la grandeur, la beauté du devoir et du sacrifice.

Au-dessous de son image, on peut graver ces mots si simples : Il a fait son devoir.

Combien, depuis les plus grands jusqu'aux plus humbles, ont pu dire après la guerre : J'ai fait mon devoir ?

Au milieu de ces hommes d'Etat, de ces diplomates, de ces orateurs, de ces capitaines illustres et même de ces souverains, gaulois et germains, on est attiré vers cette figure de soldat, simple jusqu'à la naïveté et pure jusqu'à l'héroïsme.

III

Nous avons sous les yeux le rapport officiel adressé par le commandant Taillant au ministre de la guerre, après le siège de Phalsbourg, au moment où le défenseur de la place se rendait en captivité. Nous avons aussi le journal du siège, confié par le commandant Taillant à son vieil ami du 13^e de ligne, le capitaine Hudiart, un autre lui-même; enfin nous sommes assez heureux pour posséder le rapport (allemand) sur l'investissement de Phalsbourg, du 15 août au 12 décembre 1870.

Le rapport écrit par le commandant Taillant est d'une grande modestie; à peine le chef de la défense parle-t-il de lui. Le journal du siège mentionne les événements avec simplicité. Quant au rapport de l'ennemi, à part quelques erreurs sans importance, il est loyal et rend une

éclatante justice aux défenseurs de la place et à leur commandant. A ces documents officiels sont venues se joindre un grand nombre de pièces pleines d'intérêt qui nous permettraient d'écrire un volume sur le commandant Taillant. Mais nous ne voulons retenir de lui que le siège de Phalsbourg. Quatre mois employés de la sorte suffisent à la vie d'un homme.

Lorsque le lieutenant-colonel Taillant mourut au printemps de l'année 1883, tous les organes de la publicité, interprètes du sentiment des masses, exprimèrent à l'envi l'admiration de Paris et des provinces pour le défenseur de Phalsbourg. On ne voulait pas savoir autre chose. Taillant avait sauvé l'honneur de la France, nous étions fiers de lui, comme nos pères avaient été fiers de Masséna après le siège de Gênes.

Nous ne présenterons donc la figure du commandant Taillant que dans ce beau cadre de bastions écroulés, de remparts déchirés, et de maisons en ruine. Au milieu de documents précieux nous remarquons les *feuilles* d'un *journal de siège*. Le titre est d'une modestie qui s'allie à merveille au courage de l'auteur M. Bœltz. Nous disons au courage parce que nous sommes sur le terrain de la guerre ; mais on ne saurait tourner les *feuilles* tracés par M. Bœltz sous le feu de l'ennemi sans être charmé de cet esprit de bon aloi, de ce style élégant et de ces descriptions dignes des maîtres les plus admirés.

L'auteur des *feuilles* n'est-il pas ce vaillant sergent-major du 96^e de ligne, qui eut le commandement du fort la *Petite-Pierre*, et qui ne voulut ni se rendre ni capituler ? Après avoir sauvé sa garnison par une sortie audacieuse, cet intrépide sous-officier parvint à entrer dans Phalsbourg avec sa troupe, et devint l'un des bons soldats de Taillant.

Laissons-nous guider par les *feuilles*, tracés d'une main ferme.

Malgré son importance, la place de Phalsbourg, si utile à la défense des Vosges, n'avait pas attiré l'attention du



ministère de la guerre. Les remparts étaient armés de 30 pièces de canon, sans projectiles en nombre suffisant, sans artilleurs au début, et pour toute garnison quatre cent cinquante hommes du 63^e. C'est en vain que le commandant Taillant réclame des soldats et des munitions. Se voyant oublié, il arrête, après la défaite de Frœschviller, les hommes débandés et isolés, il en réunit environ six cents. Le 7 août on lui envoie le personnel d'une batterie d'artillerie, et huit cents mobiles, qui ne sont ni armés, ni habillés, ni instruits.

Taillant met cent cinquante hommes aux canons dont on leur enseigne la manœuvre. Le 8 août il reçoit des fusils à tabatière et tout son monde est armé. On fait l'exercice sur la place. Les habitants qui ont servi, officiers en retraite et sous-officiers congédiés, se mêlent aux instructeurs. Le commandant Taillant se multiplie, encourageant les uns, calmant les autres, visitant les postes nuit et jour, augmentant les défenses, faisant dépaver les rues, réunissant tous les vivres, s'arrêtant devant les groupes pour exalter le courage par de patriotiques paroles, se donnant à peine le temps du sommeil et d'un repas plus que frugal ; il sait se faire aimer et admirer en même temps, car il est bon, doux et paternel.

Le 10 août, à six heures du soir, la générale bat dans les rues et les remparts se garnissent au pas de course. On aperçoit vers le village des Quatre-Vents les Prussiens dressant leurs batteries. Tout à coup un obus décrit sa courbe et vient éclater dans la ville. Un silence se fait, puis vingt, trente, cinquante pièces font pleuvoir sur Phalsbourg des bombes, des obus et des boulets. Cette pluie de fer tombe sur les maisons en passant au-dessus des remparts. Le commandant ordonne de commencer le feu. Un boulet part, le premier, et tous les regards cherchent à le suivre : il tue un officier allemand, renverse une pièce et fait éclater un caisson. Les défenseurs se regardent et n'osent applaudir ; mais leurs yeux sont brillants et leurs cœurs battent fort. Ce boulet excite la

colère des Allemands qui envoient aux Phalsbourgeois une volée d'obus qui cette fois tuent et blessent les hommes placés sur les remparts. Le sergent Gremillet et le jeune Apparut du 63^e tombent près de Taillant. Celui-ci crie : « Ne bougez pas ! » L'ennemi s'avance, il n'est plus qu'à mille mètres et les défenseurs tirent avec leurs fusils. L'artillerie de la place fait un feu continu, bien nourri et fort habilement dirigé. A neuf heures du soir, l'ennemi cesse ses attaques, car l'obscurité devient complète.

La pluie tombe par torrents ; l'incendie dévore une partie de la ville, les arbres de la promenade déchirés par les flammes font entendre de véritables gémissements, ils se tordent dans une sorte d'agonie, leurs feuilles enflammées voltigent dans l'air, puis les branches s'arrachent une à une. Le commandant est aux remparts et dit : « Il faut craindre une surprise cette nuit ; malgré la pluie, le froid, la faim, restez à vos places. »

La nuit fut longue. Ceux qui ne pouvaient vaincre le sommeil étaient réveillés brusquement par des rondes, des coups de fusil isolés et de fausses alertes. Le jour parut enfin et l'on vit les Allemands battre en retraite du côté de Lutzelbourg.

Le 14 août, à quatre heures du matin, un parlementaire se présente pour demander au commandant Taillant la reddition de la place. Ce parlementaire annonça que 60 pièces d'artillerie étaient prêtes à commencer le bombardement. Taillant refusa de capituler. Un feu terrible s'ouvrit à sept heures et demie et ne se ralentit que vers midi. Le tiers de la ville était en flammes et la toiture de l'église s'effondrait avec fracas vers trois heures.

Pendant ce temps de nombreux tirailleurs se glissaient dans les jardins qui entourent Phalsbourg, et les défenseurs leur envoyaient de la mitraille et des coups de fusil.

Le feu cessa à cinq heures et demie et la ville avait reçu cinq mille obus. A six heures du soir, un parlementaire

taire vint de nouveau proposer de capituler, en offrant de laisser partir la garnison avec armes et bagages, tambours battant et le droit de se retirer sur tel point du territoire français que choisirait le commandant Taillant. Après avoir pris l'avis du conseil de guerre qui fut unanime pour continuer la lutte, Taillant refusa de se rendre.

L'ennemi entoura la place, et le commandant, malgré sa faible garnison, osa faire des sorties.

L'ennemi était surpris de tant d'audace. Dans l'une de ces sorties, le 24 août, les quatre compagnies du 63^e et les isolés chassèrent de leurs positions quelques postes ennemis et ramenèrent du bétail et des prisonniers prussiens. Le lendemain trois pelotons du 63^e surprenaient l'ennemi dans les Maisons-Rouges, et rentraient dans la place avec vingt-cinq bœufs ou chevaux.

Dans une autre sortie, le 27 août, un petit nombre de soldats du 63^e et des isolés poursuivent l'ennemi jusque dans les bois.

« Nous tenions ainsi l'ennemi en respect », dit le rapport officiel du commandant.

Le 31 août, à dix heures du soir, un nouveau bombardement commença, qui dura peu de temps, à cause de la nuit.

« Le 14 septembre je résolus de tenter une sortie sur le village de Buchelberg, dans le but de nous ravitailler. Je donnai, pour cette circonstance, le commandement des isolés au capitaine Giraud, du 3^e régiment de tirailleurs algériens, qui était à peine guéri d'une blessure reçue à Fröschwiller ; un détachement de quarante gardes mobiles devait ramener les bestiaux enlevés ; les quatre compagnies du 63^e et une pièce d'artillerie attelée devait soutenir cette attaque et protéger la retraite. Surpris à quatre heures et demie du matin, l'ennemi s'enfuit dans les bois, d'où il dirigea un feu très vif sur nos troupes. Deux pelotons placés à droite et à gauche du village arrêtaient les Prussiens qui accouraient de Visberg et

des Quatre-Vents. Pendant ce temps le reste des isolés, après avoir enlevé avec vigueur une barricade qui défendait l'entrée du village, se répandaient dans les maisons et ramenaient du bétail et des prisonniers. Cette sortie bien menée et conduite avec entrain et énergie ne nous a coûté que deux tués et quelques blessés. »

Le lendemain, 15 septembre, l'ennemi se vengea en envoyant des obus sur la ville. A dater de ce jour, les Allemands firent retirer des villages tous les troupeaux ; ils se retranchèrent eux-mêmes très solidement dans leurs cantonnements.

IV

Les vivres diminuaient, le froid devenait très vif, et les isolés, mal nourris, mal vêtus, manquaient de chaussures et de linge. Les malheureux gardes mobiles ne possédaient que la blouse et le pantalon de toile en fort mauvais état. L'épidémie variolense encombra l'hôpital et le commandant Taillant avait besoin de toute son énergie pour soutenir le moral de sa petite garnison et des habitants de la ville. Le vieux et vaillant soldat se fit administrateur. Il organisa dans les corps des ateliers de tailleurs et de cordonniers, mit en réquisition toutes les ressources de la petite ville et parvint à donner à chaque homme une paire de souliers, des sabots, un pantalon de drap et du linge. Les gardes mobiles eurent, en outre, une casaque en grosse flanelle.

La ration de viande qui était de 250 grammes fut réduite à 125 grammes à partir du 20 octobre, et, pour soutenir les hommes, le commandant fit confectionner